

L'intellectuel stoïque Entretien avec Marc Angenot

Spirale

L'intellectuel dans l'espace public : censure et autocensure
Number 191, July–August 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/18227ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Spirale (2003). L'intellectuel stoïque : entretien avec Marc Angenot. *Spirale*, (191), 26–27.



L'INTELLECTUEL STOÏQUE

ENTRETIEN AVEC MARC ANGENOT

Marc Angenot a publié en 2001 un essai intitulé *D'où venons-nous? Où Allons-nous? La décomposition de l'idée de progrès*, paru aux Éditions Trait d'Union dans la collection « Spirale ». Nous sommes revenu avec lui sur quelques-unes des grandes idées qu'il y développe dans son essai, entre autres, la place de l'utopie et « le regard sobre ».

Sur l'utopie

SPIRALE — Est-ce qu'il y a de bonnes et de mauvaises utopies, est-ce qu'il n'y aurait pas, d'une part, des utopies qui, s'apparentant aux idées directrices, nous inspireraient une certaine émulation morale et d'autre part, de mauvaises illusions, celles que l'on croit réalisables et que, de force, on tente de réaliser? Et encore, ce serait là l'ancien modèle, car il y aurait aujourd'hui un nouveau modèle de mauvaises illusions, celles de la société de consommation, qui nous font miroiter une émancipation individuelle, étant entendu que la seule émancipation possible dans les sociétés occidentales d'aujourd'hui serait l'émancipation du reste de la société, tout simplement.

MARC ANGENOT — C'est ce que nous constatons et que j'ai tenté de décrire dans mon livre; cet effondrement des grands projets collectifs, des espérances à moyen terme, etc. Néanmoins, nous n'avons jamais vu une société moderne qui soit une société rationnellement désillusionnée. Les philosophes, depuis les Stoïciens, nous invitent à l'être; mais il semble très difficile de voir, sur une planète de plus en plus bouleversée par des secousses imprévisibles et massives, comment les humains, ceux des pays riches ou ceux des pays qui sont largués par le développement, vont pouvoir vivre sans s'inventer des illusions collectives. C'est ce qu'il faut comprendre de ce que disait Marx : « *la religion est l'opium du peuple* »; en disant cela, il voulait seulement dire que l'opium est l'opium des riches. Car les riches, c'était déjà vrai dans une bonne partie de la classe bourgeoise anglaise, peuvent avoir les moyens de recourir à des drogues qui permettent de s'échapper d'un monde qui, même pour eux, est intolérable. Comme les pauvres ne peuvent pas se payer l'opium, les idéologies militantes et la religion vont servir à ce que servent les drogues, mais sans qu'il en coûte. Actuellement nous n'avons pas de drogues pas chères à nous offrir et nous n'avons pas de pourvoyeur

transcendantal pour nous proposer quelque chose d'autre.

SPIRALE — C'est là l'utilité de l'opium, comme des illusions, des grands récits, des utopies, d'une part de nous soulager, et d'autre part, de nous faire rêver; une sorte de double usage : amortir la violence et les contradictions du monde et nous faire rêver, ne serait-ce que par période, nous bercer d'une perspective enthousiasmante ou, du moins, rassurante.

MARC ANGENOT — Il n'y a aucune espèce de doute qu'il y a très peu d'humains ayant simplement accepté de voir, à titre individuel, leur misère et leurs contradictions... Essentiellement, la psychanalyse vous procurait ce genre de perspectives, où on parvenait à se réconcilier avec soi-même, y compris avec ses folies. Mais c'était au prix d'un travail rude et pénible, extrêmement destructeur de ses illusions qui justement étaient des mécanismes de défense. Mais, au fond, c'était encore une fois un modèle stoïque : comment les humains, individuellement ou collectivement, pourraient-ils vivre dans un monde irrémédiable et désillusionné, sans commencer de nouveau à s'inventer de nouveaux rêves collectifs? Cela me paraît vraiment être la question qui s'ouvre. Nous ne voyons pas très bien quelle forme prendront ces rêves qui émergent à peine, mais nous ne pouvons pas imaginer qu'une société parvienne simplement à carburer à la désillusion et à regarder d'un œil sobre un monde qu'elle considère comme intolérable.

SPIRALE — On a parfois l'impression que nous sommes à la croisée des chemins, que le décor se plante, qu'on est à la veille de quelque chose d'important. On a tous les outils, tous les événements sont là pour nous désillusionner définitivement, mais bon, si ça se trouve, ils sont là depuis la Révolution française. Mais on a aussi l'impression contraire, et ce serait l'autre voie qui s'ouvre devant nous, d'être à la veille de repartir pour un troisième tour, après celui des grandes religions et celui des grands projets politiques. Il y a aujourd'hui une série de projets identitaires, collectifs. Les cycles sont de moins en moins longs, mais on pourrait repartir pour cinquante ans, pour cent ans peut-être...

MARC ANGENOT — Oui... Il faudrait voir la longueur des cycles; ils raccourcissent effectivement. Mais ce qui fait que l'on n'ose pas trop entrer dans cette réflexion, c'est qu'elle aussi a été constitutive de la modernité. Chateaubriand, le vieux Chateaubriand, termine ses *Mémoires*

d'outre-tombe par quelque chose qui correspondait sûrement à l'esprit de ses contemporains : « *Tout disparaît du monde dans lequel j'ai vécu et je ne vois pas encore l'aube d'un monde nouveau. Je suis dans un inter-règne.* » Cela, c'est un des discours de la modernité, le passé se décompose sous mes yeux et les promesses de l'avenir sont encore trop lointaines pour que je puisse y investir ma foi. Il faut se rappeler ce vers de Victor Hugo : « *De quel nom te nommer heure obscure où nous sommes* »...

Sur le « regard sobre »

SPIRALE — Vous faites allusion, à plusieurs reprises, dans votre livre, au « regard sobre ». Quand on vous lit attentivement, on se rend compte qu'il s'agit d'un deuxième retour de cette expression. Le premier à l'utiliser a été Karl Marx, puis Hannah Arendt l'a reprise et maintenant vous la reprenez à votre tour. Si Marx opposait le regard sobre à la religion, Hannah Arendt au socialisme, du moins à un certain socialisme, à quoi l'opposez-vous vous-même?

MARC ANGENOT — Marx dit quelque part dans *Manifeste du parti communiste* que, d'une certaine manière, le grand progrès apporté par le capitalisme est que les humains ne peuvent plus regarder le monde d'un regard enivré, enivré par des mythes, par des religions, etc. Et dans cette phrase superbe où il parle du capitalisme et de ce qu'il apporte, il y a une sorte d'ironie, parce que, bien sûr, d'une autre manière, on peut voir que c'est un malheur : « *Tout ce qui est stable et établi se volatilise, tout ce qui était sacré se trouve profané et les humains sont finalement forcés de regarder le monde d'un regard sobre.* » C'est une position quasiment éthique, bien qu'effectivement le capitalisme apporte une désillusion. Marx avait également dit que « *la religion est le cœur d'un monde sans cœur* ». C'est-à-dire, dans un monde abominable, que reste-t-il aux humains qui sont laminés, écrasés par ce monde, sinon la possibilité de se rattacher à une illusion? Nous pouvons voir, à travers Marx, et plus tard chez Hannah Arendt, le sentiment que c'est une obligation éthique, une des rares fatalités du progrès, que de regarder le monde d'un regard qui ne soit pas enivré, qui soit désillusionné. Hannah Arendt disait : « *Nous devons apprendre à vivre dans la réalisation amère que rien ne nous a été promis, ni un âge messianique, ni une société sans classes, ni un*



CENSURE ET CITATION

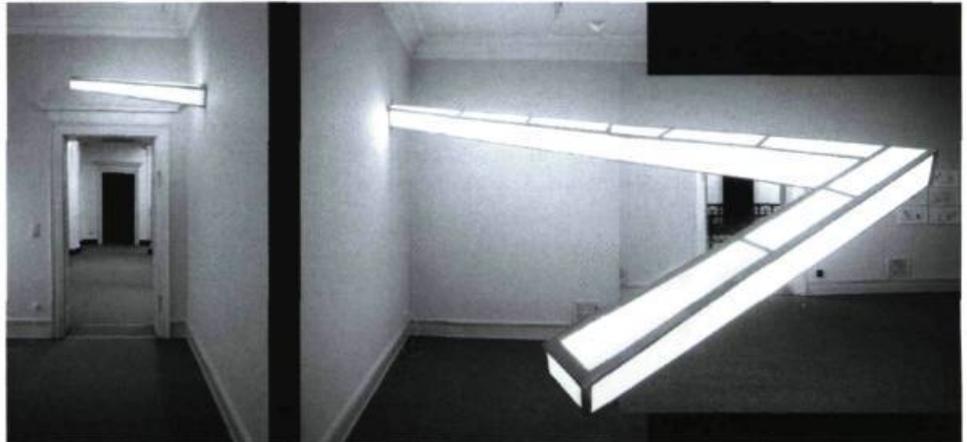
PLUNDERPHONICS 69/96 de John Oswald
Seeland, 2000, 157 minutes.

paradis après la mort », signifiant ainsi que les religions révélées sont finies. Les religions du second type n'apporteront pas une société sans classes, nous devons apprendre... mais tout est là, c'est bien là la difficulté, nous devons apprendre parce que la volonté de savoir implique quelque chose comme une lucidité. Ce monde-là, ce monde idéal, utopique ne se réalisera jamais et nous devons l'admettre. Malgré tout, nous vivons aussi avec une autre volonté, qui est une volonté de justice; on nous montre un monde qui est évidemment injuste, évidemment destructeur et dont on nous dit simplement : il n'y a rien de promis, il n'y a rien au-delà, il ne va rien se passer, il va falloir essayer de supporter ce monde tel qu'il est. Alors, c'est vrai, dans le projet de connaître de part en part l'avenir, il y avait quelque chose comme une exaltation... enivrée, mais il faut s'avouer que nous sommes retombés le cul par terre en quelque sorte, dans une société où rien ne nous est promis.

SPIRALE — En ce sens, le regard sobre, c'est, d'une part, une position herméneutique, une façon d'envisager le monde, mais aussi une position éthique, une façon de se garder au plus près du monde, de ne se laisser emporter par aucune illusion. Mais est-il possible de vivre ainsi ?

MARC ANGENOT — Je n'en sais rien... mais je suis aussi un spécialiste de littérature et gardant en mémoire Don Quichotte et Madame Bovary, je sais bien que les humains ne sont parvenus à vivre qu'en se prenant pour d'autres que ceux qu'ils étaient; Don Quichotte se prend pour un chevalier errant, Madame Bovary se prend pour une héroïne de romans sentimentaux, et c'est comme ça qu'ils parviennent à vivre. Donc, autant sur le plan de la vie individuelle que sur celui de la vie collective, est-ce qu'il est réellement possible de se regarder en face dans le miroir avec ses misères, ses limitations, et la certitude que nous allons à la mort? De ce point de vue, ma question reste une question. Effectivement, les grandes machines de progrès, les grandes certitudes qu'il y aurait des remèdes aux maux sociaux sont disparues, mais les maux sociaux sont toujours là. Est-ce que nous parviendrons à regarder d'un regard sobre un monde irrémédiable? Ce n'est pas sûr... Je n'en sais rien !

**PROPOS RECUEILLIS PAR
PAUL CHOINIÈRE**



Michel de Broin, *Épater la galerie*, (vue de l'intérieur, Villa Merkel, Allemagne), 2002, plastique thermorétractable, structure de bois, tubes de fluorescents, dimensions variables.

LA SORTIE du coffret rétrospectif de John Oswald, *Plunderphonics 69/96* est passée inaperçue. Non pas parce que la mise en marché aurait mal été faite, ni que John Oswald soit un musicien de second ordre, bien au contraire; mais bien parce qu'une bonne partie de l'album — et par là, de la carrière d'Oswald — ne peut circuler que sous le couvert de la clandestinité, frappé d'interdiction par la Cour en vertu de la loi sur la propriété intellectuelle, ce qui rend problématique toute reconnaissance institutionnelle ou simplement médiatique. La maison de disques derrière ce projet de coffret, Seeland, s'est d'ailleurs arrangée pour laisser dans l'obscurité les circonstances de son « emprunt » du matériel d'Oswald.

Si la musique de John Oswald est aussi problématique en regard du droit d'auteur, c'est principalement à cause de la démarche artistique qui s'y déploie. En effet, Oswald s'est imposé comme règle de composition de n'utiliser que du matériel disponible sur le marché, à savoir tous les disques que l'on peut acheter « chez son disquaire favori », comme il aime à le rappeler dans l'entretien qui accompagne le coffret.

Le plunderphone

La méthode utilisée est celle du collage, un collage serré qui s'organise la plupart du temps autour d'un thème ou d'une particularité musicale qu'Oswald fait ressortir de la pièce ou de l'ensemble de pièces musicales citées. Car la

reconnaissance de la source est toujours au centre du travail de collage. Oswald lui donne le nom de « *plunderphone* », mot-valise qui rassemble l'idée de pillage ou de butin (*plunder*) et celle de son (*phone*). Si elle évoque un vol, la notion de *plunderphone* s'en éloigne pourtant car elle conserve en elle la source de sa provenance qui demeure audible, et relève beaucoup moins du plagiat que du commentaire, d'un commentaire musical sur la musique. La notion de *plunderphone* se montre en cela très riche car elle déborde le cadre d'une simple citation vers une conception de la reprise immanente à la musique qui implique qu'une pièce entière, par exemple, puisse se retrouver à l'intérieur d'une autre sous une autre forme, accélérée ou ralentie, hachurée ou juxtaposée à d'autres pièces qui viennent résonner avec elle.

Oswald joue donc autant avec la musicalité de la musique qu'avec les connaissances de l'auditeur et son vécu musical car toute l'efficacité du *plunderphone* se fonde sur sa capacité à reconnaître les citations musicales. La démarche d'Oswald s'oriente ainsi souvent sur les habitudes d'audition du spectateur lui-même, forçant par l'écoute à un retour sur soi parfois troublant. Cela ne fonctionne peut-être jamais mieux que dans son travail sur la musique populaire qui vise à déstabiliser ce qu'Oswald appelle la « *trame sonore pour notre existence* », à savoir la production destinée à fournir une musique légère en fond sonore pour toutes nos